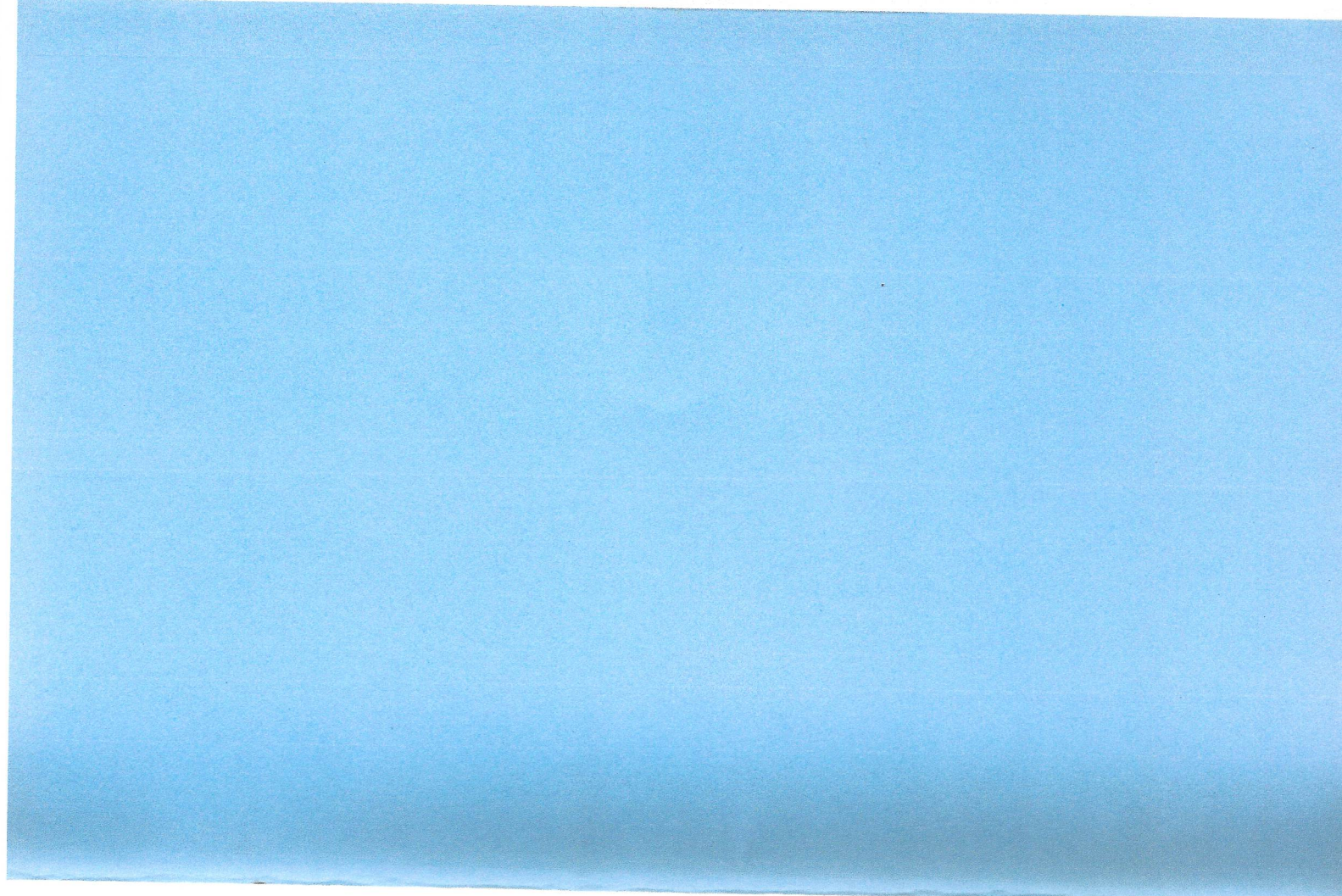


LE
CAHIER
BLEU

VOLUME 2 NUMÉRO TROIS





**LE
CAHIER
BLEU**

VOLUME 2 NUMÉRO TROIS

DÉCEMBRE 1995

LE CAHIER BLEU
Volume 2, numéro 3
Décembre 1995

Comité de rédaction

Directrice
Louise Myette

Assistante à la rédaction
Nicole Durand

Collaborateurs
Daniel Gagnon
Guy Gervais
Guy Lafond
Hélène Ouvrard

Composition
Micheline Blais

Le Cahier bleu
éditions québécoises de l'oeuvre
3507, rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9
Té.: (514) 844-3621

ISSN-1201-2505

Enfin, Le Cahier Bleu vous parvient chevauchant la fin de l'année 1995 et le début de la nouvelle année 1996 que nous souhaitons des plus heureuses. Nous espérons que le contenu de ce numéro saura vous faire oublier le retard.

Je me suis longuement posé la question si nous devions continuer notre effort de réflexion sous la forme de ce Cahier Bleu, tant l'abondance de livres et de revues nous fournissent tous les outils nécessaires à notre appétit de découvertes intérieures et extérieures. Mais voilà que l'identité, la particularité du Cahier Bleu commence à s'imposer malgré nous. Il me semble qu'après ces deux années – six numéros – l'orientation s'est définie tout doucement. Le Cahier Bleu au cours de sa troisième année précisera encore plus ses objectifs et la façon de les élaborer. Nous espérons qu'il deviendra encore plus dynamique et intéressant dans quelques mois. Votre fidélité nous encourage.

Dans ce numéro le corps nous est apparu comme un sujet important, intéressant et actuel.

Je vous souhaite une bonne lecture.

Louise Myette

entrevue

Guillemette Isnard

Nicole Durand

Dans l'humanité en marche, l'homme avance porteur de mémoires temporelles et intemporelles qui le façonnent dans sa globalité, et le font "peut-être" évoluer. Depuis de nombreuses années, Guillemette Isnard se penche sur ce qu'elle appelle la mémoire état d'esprit. Neurobiologiste de formation, elle en a conservé la rigueur qu'elle allie à l'intuition sans laquelle il n'y a pas de chercheur fécond. Ce qui lui permet de passer de l'empirisme des faits au schème transcendantal. Partageant son temps entre la recherche et l'écriture, elle en est à son troisième livre sur le thème de la mémoire. Le dernier, « La mémoire dans tous ses états », paru récemment aux Éditions du Méridien, est plus qu'une analyse de ce qu'est cet état d'esprit. Je l'ai rencontrée et j'ai découvert une jeune femme qui, par sa vision de l'homme dans l'univers, nous mène tout simplement sur le chemin de la sagesse.

Tout ce qui vit est mémoire

N. D. Vous avez intitulé votre premier livre « Mnémosyne, ou la mémoire vivante ». Pourquoi cette déesse témoigne-t-elle de l'origine surnaturelle de la mémoire? Et en quoi la mémoire est-elle surnaturelle?

G. I. C'est la conception de la Grèce archaïque qui faisait de la mémoire une divinité. Il est évident que, depuis, la mémoire est tombée de son piédestal. Notre civilisation très rationnelle fait de la mémoire un outil d'efficacité et ne conçoit la mémoire que comme tournée vers le passé. En lisant des textes de la Grèce archaïque, j'ai trouvé très intéressant de voir qu'à cette époque et dans les civilisations qui étaient encore de nature orale, la mémoire avait un caractère très vivant. Ce n'était pas une reminiscence de faits ou d'événements. C'était la qualité qu'un être humain peut développer de plonger à travers soi pour trouver la réalité du monde dont il est issu. C'est pour cela que Mnémosyne donnait – et je l'ai décrit dans ce troisième livre – au Devin et au Poète, la possibilité de voir le passé et l'avenir en y étant présent. Mais, ce n'est pas un film qui se déroule: c'est connaître le passé parce qu'il vit à l'instant présent ou connaître l'avenir parce qu'on le vit, lui aussi, à l'instant présent.

Mnémosyne extrayait donc la mémoire de son cadre temporel pour nous donner un aspect spirituel ou surnaturel. En fait, je m'aperçois que je m'inspire beaucoup de cette conception.

N. D. En quoi est-ce « dans la mémoire universelle que l'âme puise sa nourriture et nourrit son immortalité? »

G. I. Je ne sais pas si l'âme va puiser dans cette mémoire universelle, ou plutôt si cette mémoire est là de toute éternité; et ce que vivra un être humain sera l'actualisation, dans un contexte donné, dans une vie donnée, dans une famille donnée ou un peuple

donné, d'un morceau de cette mémoire universelle. Ainsi un être humain pourra être particulièrement violent : il aura puisé à cette source d'immortalité d'état d'esprit de violence; ou bien, de la même façon, il pourra être doux.

C'est pour cela que, pour moi, les êtres humains, comme le paysage ou comme les vestiges historiques, ne sont que la matérialisation dans le monde vivant réel d'une mémoire impalpable que j'appelle «état d'esprit».

N. D. Alors en quoi justement la mémoire permet-elle de descendre au fond de l'être et de découvrir la réalité originelle, d'une part, et de saisir le devenir dans son ensemble?

G. I. Que ce soit la mémoire dans le sens intellectuel à travers une réflexion sur la vie, que ce soit la mémoire dans son aspect émotif à travers ce qu'on a perçu de nos émotions, que ce soit la mémoire encore plus subtile à travers ce qu'on peut pressentir intuitivement, ce sont des marches qui nous permettent d'accéder à une dimension différente de l'être. Donc la mémoire est un moyen.

N. D. Vous ajoutez : «et de saisir le devenir dans son ensemble».

G. I. Éventuellement, pour ceux que cela intéresse. Si on arrive à plonger profondément au fond de soi, on saisit le devenir. Pas au sens de la voyance, de voir ce qui va arriver. Mais on sent un petit peu ce mouvement de la vie, qui est proche de nous – surtout au moment de la mort – mais qui est une continuité.

Autrement dit, "saisir le devenir", c'est entrer dans le mouvement de la vie et s'y sentir familier.

N. D. En quoi la mémoire n'est plus le survol du temps mais l'évasion hors du temps?

G. I. Cela découle directement de ce que je viens de dire. Dès l'instant où l'on dépasse la notion émotive, intellectuelle, dès que l'on va dans le mouvement de la vie, chiffrer le temps n'a plus aucun sens. À la limite, on peut voir se réactualiser différemment des événements, des naissances d'êtres humains. Mais la notion de temps n'a plus aucun intérêt. Ce qui n'empêche pas de respecter les heures de rendez-vous. Mais on n'est plus à ce niveau-là. Donc, cela demande une double perception, à la fois de la notion de temps de tous les jours et de la notion d'immortalité lorsqu'on connaît, par la mémoire, cette notion.

Mémoire et génétique

N. D. Quelle différence y a-t-il entre la mémoire «état d'esprit» ou «atmosphère», dont vous parlez, et la génétique?

G. I. La génétique devient un langage, parmi d'autres, de cette mémoire. Quand je parle de cette mémoire «état d'esprit», elle n'a pour moi aucune individualité. Ce n'est pas une notion d'âme individuelle. Ce n'est rien. Un rien très vivant mais c'est quand même rien.

Quand vous parlez de génétique, vous vous mettez tout de suite au niveau de l'être humain. Donc

je mettrai la génétique au même niveau que l'émotivité et l'intellect. C'est un moyen d'exprimer des traits de caractères, des traits physiques, des habitudes métaboliques, par exemple. Mais cela sera l'expression d'un état d'esprit qui englobe toutes ces données. L'état d'esprit peut vivre sans la génétique, la génétique ne peut pas vivre sans l'état d'esprit.

N. D. Elle est empreinte de l'état d'esprit.

G. I. Elle est ce que l'état d'esprit va la faire.

N. D. - Pourquoi dites-vous que le monde s'ouvre à nous par l'état d'esprit et se ferme à nous par l'émotivité?

G. I. Parce que l'émotivité réduit considérablement notre champ d'action. À l'instant où nous restons confinés dans l'émotivité, nous éprouvons des émotions terrestres, reliées aux événements de la vie, à nos perceptions, et qui peuvent vivre par elles-mêmes. On peut, sans le savoir, s'être coupé de notre toile de fond. Donc, dépasser l'émotivité, cela ne veut pas dire ne pas avoir d'émotions. Mais pouvoir les dépasser permet de s'ouvrir à la mémoire universelle, tandis qu'être refermé sur une émotivité nous coupe d'elle.

N. D. L'état d'esprit étant à l'origine de tout, n'est-ce pas lui qui va créer l'être au niveau génétique?

G. I. Vraisemblablement, oui. Au moment de la fécondation il y a déjà des influences qui peuvent éventuellement provoquer des désordres.

N. D. Vous parlez de désordres physiques?

G. I. Physiques et mentaux. Au niveau génétique, ce sont les mêmes gènes. Là encore, c'est très général. Dans quelle voie le désordre va-t-il se produire? Je dis toujours: au niveau physique, émotif ou mental, ou les trois. Un peu des trois avec une dominante à un niveau.

Les manipulations génétiques

N. D. Que pensez-vous des manipulations génétiques dont on parle tant actuellement. Même si la génétique n'est pas sur le même plan que la mémoire état d'esprit, n'y a-t-il pas un danger de vouloir modifier des comportements, dont ceux qui peuvent amener à la création? Les généticiens aimeraient pouvoir agir sur la violence. Or, la violence est souvent source de création pour l'artiste. L'humanité ne risque-t-elle pas ainsi de se priver dans le futur de grands créateurs?

G. I. Pour moi, les manipulations génétiques ne pourront pas, à long terme, affecter l'humanité. Les ouvrages de vulgarisation scientifique font grand cas de gènes de la violence, de la dépression, de la schizophrénie. Quand on lit des ouvrages plus profonds, on s'aperçoit que les biochimistes sont, quant à la certitude de leurs travaux, beaucoup plus modestes que ceux qui les diffusent. Le gène de la violence, je n'y crois pas beaucoup. Même si d'intéressantes découvertes sont faites dans ce domaine, je ne crois pas que cela constituera un virage déterminant. C'est la marque d'une époque, un peu comme les antidépresseurs ou les drogues psychotropes.

N. D. La recherche est allée beaucoup plus loin...

G. I. Oui, mais c'est du même genre. Cela procède du même état d'esprit. Par les drogues psychotropes on essaye de modifier le comportement mais sans y arriver vraiment. Je pense que tôt ou tard on s'apercevra qu'un comportement n'est pas uniquement déterminé par la génétique. Pour l'instant, on est dans cette époque où l'on veut voir les fonctions mentales déterminées par des jeux de neurones. Plus on va avancer, plus on verra notre impuissance à ce niveau.

N. D. Entre-temps on aura fait beaucoup de manipulations génétiques!

G. I. Oui, mais pensez à toutes les bombes atomiques, à tous les événements intervenus dans le monde depuis les hommes préhistoriques, n'en a-t-on pas modifié des choses? Alors, pourquoi ne pas accepter l'évolution du monde? Une forme de destruction est quand même une évolution.

Le désir de nos chercheurs de jouer avec la génétique est encore une concrétisation de l'état d'esprit. S'il n'apparaît pas dans la génétique, il apparaîtra ailleurs, un moment donné. Il faut que ce comportement existe. Empêchez un enfant de faire une bêtise, il en fera une autre.

Mémoire, souffrance et mort

N. D. Abordons maintenant un autre thème de votre livre: la souffrance est-elle un facteur d'évolution?

G. I. C'est un facteur d'évolution lorsqu'on essaie de décoder le message de cette souffrance ou lorsque, sans le décoder, on l'accepte.

N. D. Est-ce en fonction d'un passé que nous souffrons aujourd'hui ou est-ce pour préparer ce qui viendra?

G. I. En fonction d'un passé? j'ai tendance à être plus indulgente que cela. Je ne vois pas vraiment le lien de cause à effet entre une action et une punition. Je n'ai pas tellement cette notion. En fonction d'un avenir, oui. C'est la question qu'on peut se poser. Est-ce une préparation qui se fait en chacun de nous, par la conscience, que réveille la souffrance? Peut-être est-ce nous rendre plus attentif à ce qui va se passer. Mais peut-être qu'il y a une troisième dimension de la souffrance: elle est là pour rien, pas avec une «idée derrière la tête», mais elle est là.

N. D. Vous dites que, dans la course à la vie terrestre, la médecine risque de nous priver de notre éternité et que saisir cet état d'esprit à la fin de notre vie, c'est, dans une ultime tentative de réconciliation, nous libérer et libérer nos descendants de l'emprise millénaire de la mémoire. Comment l'entendez-vous?

G. I. L'attitude de notre médecine, c'est de lutter jusqu'au bout. Mon attitude est au contraire d'accepter, pour lutter éventuellement mais après avoir éprouvé le discernement. J'en suis venue à cela par mon expérience avec des personnes malades, parfois atteintes de cancer en phase terminale. Dans cette situation, il arrive un moment où nous avons tellement l'habitude de lutter qu'on ne sait plus saisir

l'instant où il ne faudrait plus lutter. Il faudrait pouvoir au moins se reposer.

De toute façon, ce n'est pas le repos qu'on choisirait puisque «ce n'est pas le moment de dire non». On se dit : «là, j'ai déjà cinq traitements de chimio de faits, vais-je interrompre un peu avant le sixième, qui sera peut-être décisif contre la maladie?» Et pourtant, ce peut être décisif pour vous de pouvoir vous dire : «je ne veux plus lutter comme cela, je n'ai pas envie de vivre à ce prix-là». C'est au choix de chacun. Je pense aussi à l'attitude des médecins : «si vous ne suivez pas votre traitement jusqu'au bout, on ne répond plus de vous». Cette forme de violence n'est pas, heureusement, le fait de tous les médecins, mais c'est par elle qu'il devient naturel de penser : «j'ai un cancer, il faut combattre». Et je me méfie du combat qui est plus une peur de la mort qu'une lutte pour la vie. Avec tous mes malades, j'insiste sur le fait qu'il ne coûte rien de réfléchir à sa propre mort, surtout quand on est encore jeune et que l'on n'est pas malade. Mais quand on arrive à cette réflexion juste parce qu'on est malade, tant pis, il faut alors accepter l'idée que cette maladie sera peut-être la dernière. Cela peut nous amener une forme de paix. Quand on a accepté ce qu'on craint le plus, on n'a plus à craindre, on est donc en paix, et cette paix peut être utilisée pour lutter. Mais notre médecine nous prive de cet instant de réflexion. Pourtant, lorsqu'on ne peut plus rien faire, on peut encore réussir notre propre combat en glissant tranquillement dans la mort au lieu d'attendre qu'elle nous prenne par un étouffement subit et en pleine crise d'angoisse.

N. D. Que voulez-vous dire lorsque vous parlez de libération pour soi et pour ses descendants?

G. I. On voit ce qui se passe autour des malades. La famille veut continuer la lutte alors qu'elle sait qu'il n'y a pas d'espoir. Cette lutte est tension mais non pas libération. C'est une lutte qui vous paralyse, qui vous emprisonne. Dans ces cas-là, l'état d'esprit dans lequel la famille n'a pas accepté la mort de l'autre devient une tension qui se propage aussi sûrement qu'un héritage génétique, alors que tout cela n'est que dans l'atmosphère. C'est pourquoi je pense finalement que ceux qui réussissent à vivre leur vie ou leur mort avec un peu plus de paix libèrent un peu leurs descendants de cette peur.

L'esprit en nous est le seul médecin totalement efficace et la soumission du corps à l'esprit la seule panacée véritable.

Sri Aurobindo

essai

Science et sagesse: les médias en favorisent-ils la rencontre?

Nicole Durand

Notre société, profondément empreinte du matérialisme des XIX^e et XX^e siècles, a vu le pouvoir d'immortalité accaparé par la science et la technique. Jeunesse éternelle, santé pérenne sont la promesse de la biologie moléculaire fondamentale; la technique pharmacologique annonce des médicaments toujours plus performants; la biogénétique va plus loin encore, prophétisant la santé parfaite dès la vie amniotique.

Et nous voilà pris au piège méphistophélique de la science médicale.

C'est que l'histoire mythique de notre civilisation passe par le prestige de la science. Or, la science tient celui-ci de sa soi-disant méthodologie. Einstein, lui-même, démythifiait les certitudes scientifiques quand il disait que les scientifiques ressemblent à des «opportunistes épistémologiques».

Ce ne sont d'ailleurs ni les certitudes ni les incertitudes des scientifiques et de la science qu'il nous faut craindre. Les chercheurs cherchent et c'est bien ainsi.

Les médias diffusent les travaux des chercheurs et surgit l'ambiguïté, car, comme le dit Lucien Sfez : «l'information et la communication ne sont pas une logique de la demande par la publicité, mais une logique de l'offre. On fabrique la demande par la publicité».

La vulgarisation scientifique par tous les médias, mais aussi la publicité des produits et services disponibles, témoignent de l'intérêt toujours plus grand d'un public non spécialisé pour les découvertes scientifiques et notamment médicales. Selon les statistiques Ipsos: 58 % des personnes consultées souhaitent être informées sur les progrès de la recherche médicale; viennent ensuite 52 % de réponses pour les sujets concernant les maladies et leur traitement.

Il est vrai que les médias projettent au quotidien l'image de la mort: guerres réelles, jaillissant aux quatre coins de la planète; guerres imaginaires cinématographiques; faits divers violents; image de la souffrance issue de la violence et de la maladie; image de l'éphémère aussi: jeunesse et beauté affichent leurs canons sur les murs de la cité, dans les magazines et sur les multi-écrans.

Les médias sont devenus les grands prêtres de notre société véhiculant l'interrogation humaine sur son devenir, l'angoisse de la mort et le refus contre nature de l'éphémère. Comme le dit Jean Marie Lévy-Leblond: «la science rejoint la métaphysique et la mystique». Et l'on peut ajouter: «et nous rejoint par les thuriferaires du monde médiatique».

Sans mettre en doute la bonne foi et la bienveillante volonté des sciences et des médias de nous transmettre le projet d'évolution, on peut considérer que la sagesse ne peut être au bout de cette voie. Et ce, malgré la fondation d'un Mouvement universel de la responsabilité scientifique, car l'enjeu économique et financier que drainent les puissants groupes pharmaceutiques et entreprises de presse ne peut qu'infléchir leur choix.

La recherche scientifique et médicale et la divulgation des dites recherches pourraient être orientées vers les ressources propres de l'homme, par exemple, la relaxation, qui modifie l'équilibre nerveux, influera sur tous les systèmes du corps aussi bien hormonal, immunitaire que digestif. À ce propos, La Presse relatait récemment les travaux du Dr Herbert Benson, de l'école médicale de l'université de Harvard. Son étude intitulée «La réaction par la relaxation» l'amène à la conclusion que «en se concentrant sur des prières, des mots ou des sons, de nombreuses personnes peuvent déclencher une série de changements physiologiques particuliers».

Dans son livre «La légende des Anges», Michel Serres fait dire à l'un de ses personnages: «la rigueur des sciences et du droit, les investissements sur la communication médiatique créent des relations cyniques; non, nous n'aimons plus d'amour. Âge dur, siècle sec, temps de pierre».

Alors, science et sagesse: à quand la rencontre? On nous annonce un prochain siècle plus spirituel. Il ne nous reste qu'à l'espérer.

«Il faudra longtemps avant que l'auto-guérison remplace la médecine en raison de la peur, du manque de confiance en soi et de notre croyance physique dénaturée en les médicaments, que la science médicale a enseignée à notre mental et à notre corps et dont elle a fait notre seconde nature».

Sri Aurobindo

«La science médicale a été une malédiction plus qu'une bénédiction pour l'humanité. Certes, elle a brisé la violence des épidémies et découvert une chirurgie merveilleuse, mais elle a aussi affaibli la santé naturelle de l'homme et multiplié les maladies indolentes; elle a implanté dans le mental et dans le corps la peur et la dépendance; elle a appris à notre santé à ne pas s'appuyer sur la solidité naturelle mais sur la béquille branlante et répugnante des comprimés du règne minéral et végétal.

Sri Aurobindo

«Le médecin décoche une drogue sur la maladie: parfois il manque le but. Les coups manqués sont laissés hors de compte; les coups au but sont précisément thésaurisés, comptés, mis en système et font une science.»

Sri Aurobindo